Le génie de l'Aidour ... tr. par Sarrauton de Hikāyat Jīnnī 'al-Haidur.

Le [illegible] de l'Aïdour

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

حكاية جنّي الهيدور

Le Génie de l'Aïdour

(Conte arabe trouvé à Tlemcen)

PAR

HENRI DE SARRAUTON

Illustrations de GEORGES SCOTT

Avertissement du traducteur.

Pendant la campagne qu'a faite le général Lyautey chez les Beni-Snassen, un soldat de la légion étrangère trouva, dans les ruines d'un gourbi (1) *démoli par le canon, une petite caisse de bois peinte de diverses couleurs et fermée à clef. En pareille circonstance, on croit, généralement, avoir mis la main sur un trésor et, généralement aussi, on est déçu. C'est justement ce qui arriva au légionnaire qui, ayant défoncé la caisse d'un coup de crosse, n'y trouva pas la moindre espèce sonnante, mais seulement des papiers jaunis couverts d'écriture arabe.*

Il fut sur le point de les jeter au vent ; cependant, comme le bagage était léger, il se ravisa et, enveloppant la paperasse dans un chiffon, il mit le tout dans son sac, avec l'espoir que quelque amateur de grimoire pourrait bien lui en donner quelque chose.

En revenant à Tlemcen, après la campagne, ce soldat montra les papiers à M. V... qui est négociant et fait un important commerce avec les tribus marocaines de la frontière.

Plutôt par libéralité que par curiosité, M. V... donna quelque menue monnaie au soldat et prit les manuscrits. Mais, non moins incapable que le légionnaire de lire l'écriture arabe, M. V... jeta ces manuscrits au fond d'un tiroir.

Il me les communiqua lors de mon dernier voyage à Tlemcen, et j'y trouvai quelques actes de cadi sans intérêt, mais aussi une liasse de papiers très vieux et lacérés que je me mis aussitôt à déchiffrer avec passion, car les premières lignes m'apprirent que j'avais sous les yeux une œuvre de littérature remarquable et tout à fait inconnue.

Mes lecteurs savent, sans doute, qu'en arabe l'écriture est loin de présenter la même clarté que dans nos langues européennes. Dans cette langue, et généralement dans les langues sémitiques, on n'écrit ordinairement que les consonnes ; les voyelles restent sous-entendues. Le lecteur est donc obligé de suppléer par la pensée des signes phonétiques que le texte n'exprime pas, et se trouve enfermé dans cette espèce de cercle vicieux : lire pour comprendre, comprendre pour lire.

Ceci peut donner une idée du pénible travail que nécessite la seule lecture d'un texte arabe lorsque l'écriture est mauvaise et que le temps a effacé certains mots. Il ne me fallut pas moins de deux semaines d'un travail assidu pour établir une copie du manuscrit.

Après avoir transcrit toutes les pages, j'eus le chagrin de constater que le manuscrit est incomplet. Les pages de la fin, en nombre inconnu, ont été perdues, de sorte que le conte ne se termine pas. Cette regrettable circonstance m'a fait hésiter quelque temps à publier ma traduction, car nécessairement un roman dont le dénouement est retranché perd beaucoup de son intérêt. Cependant il m'a semblé que, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, l'ouvrage, quoique incomplet, mérite d'être publié.

Le manuscrit ne porte ni date ni nom d'auteur. Peut-être ces indications se trouvaient-elles dans les pages finales qui manquent. On peut présumer que l'auteur écrivait dans les premières années du siècle dernier, vers 1805 ou 1810. Sans doute il habitait Oran, car c'est dans cette ville qu'il place son héros, et certaines descriptions prouvent qu'il la connaissait parfaitement.

Je ne veux pas clore cette introduction sans dire quelques mots de la traduction que je livre au public : je me suis appliqué à serrer le texte arabe d'aussi près que possible et j'en ai reproduit les tournures et les images toutes les fois que j'ai pu le faire sans violenter le génie de la langue française. J'ai poussé l'exactitude jusqu'à reproduire ces invocations dont les musulmans font toujours suivre le nom de Dieu : « Qu'il soit exalté, ou glorifié, etc... » Je me doute bien que ces formules paraîtront bizarres à bon nombre de mes lecteurs. Cependant il m'a semblé qu'en les supprimant j'aurais enlevé à la traduction quelque chose de la physionomie tout orientale, du caractère mystérieux et de la poésie grave que respire le texte arabe.

H. de S.

---

(1) Un gourbi est une construction basse et sans fenêtres, couverte en branchages et en chaume.

الحمد لله وحده

عجريت الهيدور

LE GÉNIE DE L'AÏDOUR

I

Il y avait, à la cour du bey Mohammed-el-Kebir, un guerrier renommé pour son adresse à dompter un cheval fougueux et à manier les armes. Il se nommait Abdallah ben Mansour. Il était de race noble; arabe de sang aussi bien que de nom, et l'un de ses ancêtres fut compagnon du glorieux Okba qui mena jusqu'à l'Atlantique des guerriers sortis du Hedjaz.

Il se trouvait, un jour, parmi l'entourage du bey Mohammed, assis au rang distingué que méritaient sa naissance et sa valeur. On parlait des prodigieux travaux de fortification effectués à Oran par les Espagnols et de cette opinion répandue parmi le peuple de la ville que les souterrains immenses qui relient les forts, en passant sous des montagnes élevées et des ravins profonds, sont l'œuvre d'un génie habitant la montagne de l'Aïdour et dont les Espagnols avaient su se faire un auxiliaire au moyen de certains talismans.

« Je veux, mes amis, dit sa seigneurie le bey Mohammed, vous raconter une anecdote à ce sujet: c'était peu de temps après mon investiture. Une nuit que je ne pouvais dormir, je me levai et allai me promener, accompagné seulement de mon eunuque Elbarka, sur les terrasses qui dominent les jardins de Bordj-el-Kedim (1). Je m'accoudai sur la balustrade et laissai ma pensée s'envoler vers les étoiles. Mais je fus bientôt distrait de ma rêverie par un bruit sourd qui se répétait à intervalles égaux et semblait produit par un outil s'abattant régulièrement sur le sol. Me laissant conduire par ce bruit, je suivis le parapet de la terrasse et j'arrivai ainsi à l'angle du bastion qui domine l'oued Ras-el-Aïn (2). Je vis alors, au-dessous de moi et au fond d'une petite caverne creusée dans la berge du ravin, un homme qui s'agitait et se livrait à un travail dont je ne pouvais deviner le but, car il travaillait à la lumière d'une lanterne qui répandait une si faible lueur qu'à peine les objets immédiatement voisins devenaient perceptibles.

» Je ne pouvais aller à cet homme, puisque je me trouvais au sommet d'une muraille très élevée. J'appelai Elbarka et, à voix basse, je lui enjoignis d'aller prendre cinq ou six spahis à la caserne, de sortir par la poterne, de s'emparer du travailleur inconnu et de me l'amener. Quant à moi, je restai penché sur la muraille pour suivre les péripéties de cette petite expédition.

» Elbarka exécuta mes ordres de point en point. Je vis mes soldats arriver sans bruit jusqu'à l'entrée de la caverne, puis se jeter brusquement sur l'homme. Ils le lièrent et me l'amenèrent.

(1) Le château vieux. Bordj, château; Kedim, ancien.

(2) Oued, rivière, grand ravin. Ras, tête, origine; Aïn, source.

» C'était un juif. Il était armé d'une pioche et, à la lueur de sa lanterne, il fouillait et déblayait le fond de la caverne. Lorsque je lui demandai dans quel but il se livrait à ce travail, il refusa d'abord de répondre. Mais des menaces, qu'il savait n'être pas vaines, finirent par lui délier la langue.

» — Monseigneur, me dit-il, mon père a vécu du temps de la domination espagnole, et le hasard l'avait rendu maître d'un secret que possèdent les rois d'Espagne, et qui était confié au seul gouverneur d'Oran. Il existe, dans un souterrain qui passe sous le ravin Ras-el-Aïn, et précisément au-dessous du point où je creusais lorsque tes soldats m'ont arrêté, une statue enchantée représentant le prophète Aïssa, enfant, porté dans les bras de sa mère Meriem (1). Il suffit de prononcer certaines paroles magiques devant la statue pour obtenir tout pouvoir sur le Génie d'Oran et l'obliger à livrer les trésors entassés dans les immenses cavernes qu'il habite sous la montagne de l'Aïdour.

» — Et quelles sont, dis-je, les paroles magiques qu'il faut prononcer pour obliger à l'obéissance ce puissant Génie?

» — Je ne sais, répondit le juif, mais mon père m'a dit que ces paroles sont inscrites en langue latine sur le piédestal de la statue.

» — Et ainsi, répliquai-je, en approfondissant la grotte où je t'ai surpris, tu espérais atteindre le souterrain et te trouver en présence de la statue enchantée?

» — Monseigneur, dit le juif, tes soldats occupent les forts et par conséquent l'entrée de tous les souterrains, et tu as interdit à qui que ce soit d'y pénétrer. Je n'avais donc d'autre moyen de parvenir jusqu'à la statue enchantée que de percer la voûte du souterrain où elle se trouve. Mon père, qui le connaissait et qui avait pris des mesures déterminant sa direction, m'a souvent affirmé qu'à cet endroit il passe à une faible profondeur au-dessous du sol.

» Vous comprenez, mes amis, poursuivit Son Altesse, que je ne donnai aucune créance à cette fable ridicule. Je pensai que le juif était fou, ou qu'il voulait me cacher ses véritables desseins, et je soupçonnai qu'il avait connaissance de quelque trésor caché par les Espagnols en cet endroit. Je le fis mettre à la torture; mais on ne put en tirer autre chose, et il expira dans les tourments sans révéler le but réel de ses recherches. »

Ce récit avait vivement intéressé la noble assemblée, mais particulièrement Abdallah ben Mansour.

« — Monseigneur, dit-il en s'adressant à Son Altesse, depuis longtemps j'ai le désir de visiter les souterrains qui relient entre eux les cinq forts qui défendent Oran, et ce que tu viens de nous raconter excite plus encore ma curiosité. Je te prie de me permettre de réaliser demain mon projet, et je te promets, ajouta-t-il en riant, si je rencontre le Génie de l'Aïdour, de te l'amener, de gré ou de force, et de remettre entre tes mains tous les trésors entassés dans sa retraite mystérieuse.

» — J'y consens, répondit le bey, et je donnerai des ordres en conséquence. Mais je te recommande la prudence, car on m'a rapporté que les souterrains, disloqués par les tremblements de terre, sont effondrés en certains points, et qu'il est dangereux de les parcourir. C'est pour cette raison que j'en ai interdit l'accès à mes soldats. »

II

Le lendemain, Abdallah ben Mansour, un fanal à la main, entra dans le souterrain par la porte du Bordj-el-Nadour, tandis que des sentinelles demeuraient à l'entrée afin que personne ne pût le suivre.

(1) Aïssa, Jésus; Meriem, Marie. Jésus fils de Marie est considéré par les musulmans comme le plus grand prophètes après Mahomet.

La porte franchie, il se trouva d'abord dans un couloir large de six à huit coudées, qui s'enfonçait en terre par une pente assez raide, et dont la direction était celle de l'ouest. Après qu'il eut fait une centaine de pas, la pente devint moins rapide; bientôt même le sol du souterrain se trouva de niveau, et Abdallah comprit qu'il se trouvait sous le ravin Ras-el-Aïn. Il se rappela alors l'histoire racontée par le bey et, comme il lui sembla qu'il devait être à une petite distance de la grotte du juif, l'idée lui vint de chercher la statue enchantée. Cette recherche lui fit découvrir, entre deux rocs, l'entrée d'un étroit corridor qui s'ouvrait sur la droite du souterrain principal et fuyait, par conséquent, dans une direction qui devait être celle du nord. Il pénétra dans ce corridor; mais il eut à peine fait quelques pas qu'il se trouva arrêté par un éboulement. La voûte était effondrée et les matériaux éboulés avaient, en partie, comblé le corridor, de sorte qu'il ne restait plus la place nécessaire au passage d'un homme. Abdallah projeta la lueur de sa lanterne dans les interstices des pierres et crut remarquer que la galerie ne se prolongeait qu'à une petite distance au delà de l'éboulement. Mais, en regardant attentivement, il vit que le fond en était occupé par un objet blanc qui se détachait vaguement dans l'ombre épaisse, et grande fut son émotion lorsqu'il parvint à discerner que cet objet avait une forme humaine.

Le courageux Abdallah, au lieu de s'éloigner comme beaucoup d'autres l'eussent fait à sa place, se mit aussitôt à déblayer la galerie, à enlever les pierres qui l'obstruaient. Après un travail long et pénible, il réussit à faire une trouée qui pouvait lui livrer passage. Il franchit l'éboulement, et quel ne fut pas son étonnement de se trouver en face d'une statue en marbre blanc qui répondait absolument à la description donnée par le juif et que Son Altesse le bey avait rapportée la veille!

En voyant que les affirmations du juif se vérifiaient très exactement, la première pensée d'Abdallah fut de chercher sur le piédestal de la statue les paroles magiques qui devaient s'y trouver.

Il ne vit aucune inscription. Mais alors, soit en manière de plaisanterie, soit plutôt mû par une secrète curiosité, il se mit à prononcer toutes les invocations qui lui vinrent à l'esprit, de celles qu'il avait entendu réciter par les jongleurs dans les exercices d'adresse ou d'escamotage qu'ils font devant la foule, sur les places publiques. Il en arriva même à articuler des syllabes quelconques ne présentant aucun sens. Tout à coup, comme il venait de prononcer deux mots assemblés au hasard, une détonation violente éclata, semblable à un coup de tonnerre, une forte secousse ébranla le sol, la statue disparut à ses yeux et, à la place qu'elle occupait, il ne vit plus qu'un étroit couloir qui pénétrait dans l'intérieur de la montagne.

Malgré son courage, le premier sentiment d'Abdallah fut très voisin de la terreur et il eut bonne envie de s'enfuir. Cependant, vivement intrigué par les événements extraordinaires dont il venait d'être spectateur, il voulut jeter un coup d'œil dans le mystérieux corridor. Mais à peine y eut-il pénétré de quelques pas que la muraille se referma derrière lui et qu'il se trouva emprisonné dans les entrailles de la terre. De trois côtés il se heurtait au rocher. Devant lui seulement s'ouvrait une voûte sombre qui s'enfonçait dans des profondeurs inconnues.

Quand il eut constaté l'horreur de sa situation, Abdallah ne conserva que bien peu d'espoir de revoir la lumière du jour. Cependant son énergie ne l'abandonna pas. « Il n'y a, s'écria-t-il, de force et de puissance qu'en Dieu, et rien n'arrive que par sa volonté. » Après avoir récité cette formule chère à tout bon musulman, il se sentit plein de courage et, ayant encore prononcé les paroles : « Au nom de Dieu! » (1), il s'enfonça dans le souterrain.

(1) Bismillah! Un musulman ne commence jamais une action de quelque importance sans prononcer cette formule.

La galerie qu'il suivait n'allait pas en ligne droite comme celle où il s'était aventuré tout d'abord; elle s'infléchissait en sinuosités si fréquentes que, bientôt, Abdallah perdit complètement le sens de la direction. Il marcha longtemps. Enfin, à un dernier détour de la galerie, il en distingua l'extrémité qui se projetait sur un espace lumineux. Quelques pas encore l'amenèrent dans une immense caverne toute remplie d'une lueur confuse. La lumière répandue dans cette vaste crypte était bien différente de celle du jour. Elle n'émanait d'aucun foyer, mais était partout d'égale intensité, de telle manière qu'il ne se formait d'ombres nulle part. Il semblait que la caverne fût remplie d'un fluide lumineux communiquant à tous les objets une lumière très douce et bleuâtre.

Après que ses yeux se furent habitués à cette lumière étrange, Abdallah promena ses regards autour de lui et aperçut, à l'autre extrémité de la caverne, assis à la manière orientale, sur un lit élevé, un Génie d'une taille gigantesque. Une multitude de génies, petits et légers, voletaient autour de lui et paraissaient être ses serviteurs, prêts à exécuter ses ordres.

Quand il se trouva en présence de cet effrayant personnage, Abdallah ben Mansour fut saisi de crainte et de respect. Il s'avança vers le Génie, se prosterna devant son trône et lui adressa la parole d'une voix humble et suppliante:

« — O Génie, lui dit-il, pardonne à un malheureux égaré dans ton empire. Daigne être bienveillant pour ton serviteur, et, puisque sans doute tu as le pouvoir de me perdre ou de me sauver, rends-moi au milieu qui convient à ma nature, à la lumière brillante du Soleil, à l'air vif et mobile qui souffle à la surface de la terre. Dans cette enceinte silencieuse, une atmosphère trop lourde pèse sur ma poitrine et il me semble que, déjà, je suis retranché du nombre des vivants.

» — Je savais, lui répondit le Génie, qu'un hasard t'avait ouvert l'entrée de cette mystérieuse demeure. Tu risquais d'y trouver une mort terrible, car tu ignores les talismans qui soumettent les puissances de la Terre à la volonté de l'homme et tu ne possèdes pas la science qui pénètre les secrets de la Nature. Mais parce que tu appartiens à une race qui a fait triompher, en ce pays, la loi révélée, j'ai reçu l'ordre de ne pas te nuire, mais au contraire de t'accorder un important privilège. Prends cet anneau. Un talisman s'y trouve attaché qui te donne le pouvoir d'être toi-même l'arbitre de ton sort. Tandis que les destinées des autres hommes dépendent du hasard de la naissance ou du cours variable des événements, tu possèdes le pouvoir de te placer, par un seul acte de ta volonté, au rang et dans la situation qu'il te plaira de choisir. »

En même temps que le Génie prononçait ces paroles, une main invisible saisissait la main gauche d'Abdallah et glissait un anneau d'or à l'un de ses doigts.

« — Mais, poursuivit le Génie, fais attention qu'un seul souhait t'est permis. Aussitôt que tu l'auras formulé et que tu auras choisi la vie que tu veux vivre, l'anneau s'échappera de ta main et tu ne devras plus compter que sur tes propres forces pour te soutenir et te diriger.

» — Puissant Génie, dit Abdallah, comment, en me conformant à la loi que tu m'imposes, puis-je faire un choix raisonnable? Sans doute il est, dans le monde, des destinées plus heureuses que la mienne, mais la réalité n'est pas toujours conforme aux apparences. Je n'ai pas l'expérience d'une existence autre que celle dont je me suis contenté jusqu'à ce jour. Si je m'en tiens à ma condition présente, le pouvoir que tu mets entre mes mains devient inutile. Si je veux en changer, je ne puis me déterminer que d'après des données incertaines, et je crains de me préparer des regrets.

» — Eh bien donc, dit le Génie, je vais te donner l'expérience qui te manque, te faire connaître les conditions qui passent parmi les hommes pour les plus enviables, et t'initier à quelques-unes des plus vives jouissances dont la faible humanité soit capable. »



Au moment où son adversaire allait frapper de son yatagan d'acier bleu tranchant comme un rasoir, il l'atteignit d'un coup de pointe en pleine poitrine... L'homme vida les arçons...

Le Génie fit un signe et une multitude d'esprits légers se précipitèrent vers Abdallah. En même temps celui-ci sentit que la nuit descendait sur ses yeux. Un sommeil invincible s'empara de ses sens et il perdit la notion de ce qui l'entourait et la conscience de lui-même.

III

Lorsque la lumière et le sentiment lui furent rendus, sa situation avait complètement changé.

Il se trouvait au milieu d'une immense plaine brûlée d'un soleil ardent et qu'il parcourait au galop d'un cheval fougueux. Une troupe de cavaliers le suivait, montés sur des chevaux magnifiques et armés du long fusil et du sabre. Lui, leur chef, était revêtu du burnous écarlate, insigne de son autorité, et son visage s'illuminait du regard hardi que donne l'exercice du commandement. Un vent brûlant lui soufflait au visage et il lui semblait que ce vent, en desséchant ses muscles, leur donnait une vigueur surhumaine. Tandis que sa main gauche maintenait et guidait son cheval bondissant, sa droite portait une longue épée et, quelquefois, animé du génie de la guerre, il la levait au-dessus de sa tête et se tournait vers ses compagnons pour lire dans leurs yeux la même ardeur qui l'enflammait lui-même. Alors son âme se communiquait à eux. Ils répondaient par un dur ricanement et par une sourde exclamation au regard de leur chef, et les chevaux eux-mêmes, excités par le bruit des éperons résonnant sur les étriers (1), semblaient impatients de la lutte et de la victoire.

Tout à coup deux cavaliers apparurent à l'horizon de la vaste plaine. De toute la vitesse de leurs chevaux ils venaient au-devant du brillant escadron.

Ils annonçaient l'ennemi.

Alors Abdallah ordonna une conversion vers la droite et alla ranger son goum (2) derrière un gros bouquet de cactus, de figuiers et de palmiers, qui émergeait comme une île du sable brûlant du désert.

Bientôt on aperçut, à travers le feuillage, une troupe de cavaliers qui s'avançaient, inconscients du danger. Ils étaient plus nombreux que les siens, mais Abdallah espérait racheter cette infériorité par la vigueur de l'attaque et par la ruse qui allait lui permettre de surprendre ses adversaires.

En effet, ce fut seulement lorsque les nouveaux venus eurent dépassé le petit bois qu'ils aperçurent les cavaliers que ce bois dissimulait. A leur vue ils s'arrêtèrent étonnés, et au même instant Abdallah et ses cavaliers, dans un galop furieux, s'élançaient à leur rencontre.

Debout sur leurs étriers et dominant de haut les chevaux qui les emportaient, les assaillants déchargèrent d'abord leurs fusils dont les balles allèrent porter la mort et le trouble dans les rangs opposés, tandis que l'air s'obscurcissait de cette fumée de la poudre qui enivre plus que le vin. Puis, rejetant sur l'épaule le fusil désormais inutile, ils tirèrent le sabre et se trouvèrent aux prises avec les guerriers ennemis.

Ceux-ci, surpris et en désordre, ne purent supporter le choc. Leurs chevaux se cabraient et se renversaient sur leur cavalier. Un grand nombre d'entre eux périrent en quelques instants et les autres, voyant l'impossibilité de se rallier, tournèrent bride après une courte résistance et s'enfuirent au travers de la plaine, tandis que les vainqueurs bondissaient sur leurs traces.

Abdallah s'attachait à la poursuite du chef du goum ennemi que signalait son burnous rouge. Les deux chefs couraient à quelques longueurs de cheval l'un de

(1) L'éperon arabe, chabir, est une tige d'acier, d'environ douze centimètres de longueur, terminée par un petit crochet. Il tient à peine au pied et repose sur le large étrier arabe dans lequel le pied s'enfonce tout entier. De là le bruit métallique auquel l'auteur fait allusion.

(2) Goum, cavalerie d'une tribu; de la racine Kam, se lever, se dresser.

l'autre et leurs coursiers également vigoureux maintenaient entre eux cette même distance.

« — Arrête, chien, fils de chien, criait Abdallah, as-tu peur du visage d'un homme ?

» — Si tu n'étais suivi de tes cavaliers, répondit l'autre chef, déjà je me serais retourné et déjà tu ne serais plus qu'un cadavre.

» — Par Allah, je jure de te combattre seul, dit Abdallah. Aucun de mes hommes ne portera la main sur toi.

» — Cesse donc de me poursuivre, reprit le chef, et je m'arrêterai moi-même. »

Alors, d'un commun accord, ils arrêtèrent leurs chevaux et Abdallah fit signe à ses cavaliers de se tenir à distance, tandis que les fuyards, voyant qu'il s'agissait d'un combat singulier, se rangeaient sur une ligne opposée.

Les deux chefs, un instant, se mesurèrent du regard, puis fondirent l'un sur l'autre. Abdallah était armé d'une épée, arme que quelques tribus syriennes ont empruntée aux nazaréens (1) et conservée depuis les luttes fameuses où l'Orient et l'Occident se disputèrent Jérusalem. L'autre chef brandissait un yatagan recourbé comme le croissant de la lune. Cette différence d'armement donnait un avantage à Abdallah à qui les deux armes étaient familières, tandis que l'escrime de l'épée était ignorée de son ennemi.

Celui-ci eut bientôt occasion de reconnaître son infériorité, car, tandis qu'il cherchait à frapper du tranchant, Abdallah lui présentait sans cesse la pointe au visage et l'obligeait ainsi à des mouvements désordonnés qui l'épuisaient en vains efforts. Il perdit le sang-froid, la colère le prit et il voulut que ce combat eût une prompte solution. D'un bond de son cheval, il passa comme un trait sous le nez du cheval d'Abdallah, mais hors de la portée de l'épée ; puis, par une volte à gauche digne d'un admirable cavalier, il exécuta une conversion complète. Il se portait ainsi sur la gauche d'Abdallah, l'avait à sa droite, et comptait, par cette manœuvre, paralyser la terrible épée et se donner l'avantage de l'arme et de la position. Mais Abdallah était trop habile cavalier pour se laisser prendre à cette ruse. Labourant, de bas en haut, le flanc de son cheval de son éperon gauche (2), il fit, lui aussi, une volte d'un quart de cercle, rendit la main, lança sa monture et, au moment où son adversaire, debout sur ses étriers et le bras haut, revenait sur lui et allait frapper de son yatagan d'acier bleu tranchant comme un rasoir, il l'atteignit d'un coup de pointe en pleine poitrine.

L'homme vida les arçons. Son coursier effaré s'enfuit vers le goum où il reconnaissait ses compagnons et les amis de son maître.

A ce coup victorieux, une longue clameur s'éleva de la troupe d'Abdallah qui s'élança au galop pour achever la victoire, tandis que les vaincus, désespérant de la ramener, s'enfuyaient dans un nuage de poussière.

Alors, au milieu de ses guerriers célébrant sa valeur, devant son ennemi agonisant, et sur l'arène jaune où des cadavres étendus montraient, sous la lumière aveuglante d'un soleil torride, leurs membres immobiles et leurs yeux sans regard, Abdallah connut et goûta l'ivresse du triomphe.

Dieu (loué soit-il !), qui a mis en l'homme l'amour de la vie et qui l'a condamné à mort, a voulu que dans la lutte et le danger ses facultés fussent plus vives ; que la mort la plus enviable fût celle que le guerrier donne ou reçoit sur le champ de bataille, au milieu de cette fureur du combat qui supprime la douleur, et que l'orgueilleuse joie de renverser à ses pieds un ennemi vaincu fût la plus profonde jouissance que l'homme pût ressentir.

Abdallah en était là de ce songe ou de cette réalité, lorsqu'il sentit cet invincible sommeil, qui déjà l'avait saisi, retomber sur ses paupières. Il s'endormit. Mais bientôt le réveil arriva et rien ne subsistait plus des tableaux qui avaient frappé ses regards et des sensations qu'il avait éprouvées.

(1) Métonymie par laquelle sont désignés les chrétiens, parce que Jésus était de Nazareth.
(2) L'éperon arabe, le chabir, s'emploie tout autrement que l'éperon européen.

IV

Il se voyait dans une salle magnifique, assis sur des coussins brodés d'or. Il était revêtu d'un riche costume où étincelaient les marques de sa dignité, et sur son turban se dressait l'aigrette de diamant et brillait le croissant, signes du pouvoir impérial. Une nombreuse assemblée de hauts dignitaires étaient venus pour prendre ses ordres et attendaient respectueusement l'expression de sa volonté.

Il donna ordre de faire entrer les gens qui auraient quelque requête à lui adresser et aussitôt on introduisit les délégués d'une tribu éloignée qui s'étaient rendus dans la capitale pour soumettre au sultan un différend qui les divisait.

« — Que les gens du parti qui porte plainte prennent d'abord la parole, dit Abdallah.

» — Monseigneur, dit un vieillard de l'un des deux çofs (1), ces hommes-ci et nous, nous appartenons à la tribu des Oulad Sidi Abderrahim. Notre ancêtre commun fut Sidi Abderrahim qui eut deux fils, Abed et Miloud. Ceux-ci sont les descendants d'Abed. Ils sont riches. Nous sommes les descendants de Miloud et nous sommes pauvres. Lorsque, à l'occasion de la dernière guerre, toutes les tribus de ton empire reçurent l'ordre de fournir des contingents, nous dûmes équiper, armer et entretenir cent cavaliers, absolument comme nos frères, les descendants d'Abed. Mais ceux-ci supportèrent aisément cette charge parce qu'ils sont riches. Nous, qui sommes pauvres, nous fûmes contraints de leur emprunter une grosse somme d'argent pour la garantie de laquelle ils prirent nos terres en gage. Aujourd'hui que la guerre est terminée, voilà que nos terres sont entre les mains de nos frères les Oulad Abed. Nous continuons à les cultiver cependant, mais comme elles sont engagées, nous n'avons droit qu'au cinquième du revenu, et ce cinquième suffit à peine à nous nourrir, de sorte que nous nous voyons réduits, nous, nos enfants et les enfants de nos enfants, à travailler indéfiniment pour nos prêteurs et comme si nous étions leurs esclaves, sans même avoir l'espoir que nos arrière-neveux puissent se relever de cette triste condition.

» — Tout ce qu'a dit cet homme est-il vrai? demanda le sultan en se tournant vers les délégués des Oulad Abed.

» — Il a dit la vérité, répondit le doyen du çof. Toutefois, monseigneur, il convient d'ajouter que ce sont les Oulad Miloud eux-mêmes qui sont venus nous prier de leur prêter la somme d'argent dont ils avaient besoin et qu'ils ont librement consenti l'engagement et les conditions dont ils paraissent aujourd'hui chercher à s'affranchir.

» — Seigneurs, dit le sultan en s'adressant aux grands dignitaires qui l'entouraient, voyez combien il est difficile de discerner le vrai du faux, le juste de l'injuste, et combien nous avons besoin d'être éclairés par ces grands esprits que Dieu a inspirés et qu'il a chargés de transmettre ses commandements à l'humanité. L'antichrèse dont il est ici question n'est rien autre chose qu'un prêt à intérêt déguisé. Or, vous le savez, tous les prophètes (que Dieu répande sur eux ses bénédictions!) ou bien ont condamné le prêt à intérêt, ou bien ont prescrit l'abolition des dettes après un certain nombre d'années. Le cas présent montre la sagesse profonde de cette loi divine.

» Voilà des hommes qui ont spontanément prié leurs voisins de leur prêter une somme d'argent, et qui librement ont consenti à engager leurs propriétés ou, ce qui revient au même, à payer un certain intérêt. Ne semble-t-il pas que ce contrat soit bien respectable et que je ne puis le briser sans commettre une injustice?

» Et cependant, pesez-en les monstrueuses conséquences. Parce que les Oulad Miloud ont fait leur devoir de musulmans pendant la guerre, ils sont aujourd'hui

(1) Çofs, partis antagonistes, au sein d'une même tribu.

accablés de charges excessives. Sur le champ de bataille, les descendants de Miloud et ceux d'Abed étaient des égaux et des frères d'armes. Rentrés chez eux, les uns sont des esclaves obligés aux plus durs travaux, les autres sont des maîtres, des hommes libres dont l'occupation est d'imaginer la veille de nouveaux plaisirs pour le lendemain.

» Mais pénétrez plus avant, et voyez ce qui arriverait si, cette situation se généralisant, la moitié de mes sujets devenait créancière de l'autre moitié.

» N'est-il pas évident que ce peuple se diviserait en deux castes, celle des oisifs et celle des travailleurs ? Les uns seraient censés travailler de leurs capitaux, tandis que les autres travailleraient de leurs bras. De là des ferments de haine, dissolvants certains du lien national. De là perte de temps et de forces, puisqu'une seule moitié de la population se livrerait au travail. De là, enfin, amoindrissement des revenus et de la puissance de l'Empire.

» Un principe juste ne peut produire d'aussi funestes conséquences, et en effet le principe du prêt à intérêt n'est juste que dans certaines conditions.

» Ni un Etat ni un particulier n'ont le droit d'emprunter ou de prêter à intérêt sans prévoir, de manière certaine, l'amortissement du prêt, sans fixer, de manière très précise, l'époque où la dette sera éteinte.

» Car comment pourrait-il être juste que l'homme, qui vit seulement quelques jours, pût contracter pour l'éternité ? Comment pourrait-il être juste qu'un homme, parce qu'il a amassé un certain capital, pût vivre à tout jamais, lui et ses descendants, du revenu de ce capital, sans que cette lignée indéfinie produisît rien par elle-même ?

» Le domaine des choses finies est ouvert à l'intelligence humaine. Elle peut s'y mouvoir et y réussir.

» Mais le domaine des choses éternelles et infinies appartient à Dieu (qu'il soit exalté !) ; quand l'homme essaye d'y pénétrer, il aboutit en mathématique à l'absurde, et en droit à l'injuste.

» Imaginez une ligne droite infinie passant par une étoile et par la terre.

» Supposez un observateur sur l'étoile et un observateur sur la terre.

» Chacun d'eux considérera cette droite infinie comme composée de deux segments égaux commençant à lui-même et dirigés en sens contraire.

» Les deux points de vue sont identiques et les deux segments sont des constantes.

» S'il s'agissait de constantes finies, on en conclurait rigoureusement que les deux points supposés ne sont qu'un seul et même point et que la distance de la terre à l'étoile est nulle.

» Voilà les aberrations où tombe la raison humaine lorsqu'elle prétend sortir du domaine qui lui est assigné, mêler le fini et l'infini et comparer des incomparables.

» Les Oulad Miloud n'avaient pas le droit d'emprunter pour un temps indéterminé et de lier ainsi leurs descendants et les descendants de leurs descendants. Les Oulad Abed n'ont pas le droit de profiter sans limite du travail de leurs frères.

» J'ordonne que les terres des Oulad Miloud resteront pendant cinquante années entre les mains des Oulad Abed. Après ce délai, elles feront retour à leurs possesseurs héréditaires. »

Les délégués des deux çofs se retirèrent et d'autres affaires furent soumises au sultan. Une guerre menaçait l'empire et le grand vizir sollicitait de son maître la nomination d'un général. Le sultan réfléchit quelques instants puis, rompant le silence qui entourait ses méditations, il s'adressa à l'un des hommes qui se tenaient devant lui et énonça, en ces termes, la décision qu'il avait prise :

« — C'est à toi, Ahmed, que je confie l'armée que j'envoie combattre les infidèles. Pars. Hâte-toi de gagner les frontières et empêche qu'un insolent ennemi n'envahisse les terres musulmanes. Rappelle à toi toute l'activité et toute la prudence dont tu m'as donné déjà des preuves qui font que je te distingue.

» Souviens-toi que c'est le général qui fait l'armée, et que le lâche devient brave sous un commandement ferme et vigilant, tandis que le courage individuel est inutile s'il n'est pas discipliné. La force d'une armée réside dans la confiance que le général sait inspirer à ses troupes, et le moyen d'inspirer cette confiance est de montrer que la pensée du chef est partout présente et partout agissante. Le soldat n'est pas en situation de saisir l'ensemble du plan qui motive les mouvements de l'armée. Il exécute ces mouvements sans les comprendre. Mais si l'ensemble lui échappe, il voit parfaitement les détails. Aucun de ces détails n'est donc négligeable, car il faut que le soldat sente toujours la main vigoureuse et la direction éclairée de son général. Si, dans les choses qui le touchent de près, dans les distributions de vivre, dans les ordres de marche, il y a du désordre et de l'irrégularité, le soldat en conclura bientôt que ton administration est imprévoyante, que tes conseils sont flottants et indécis. Il perdra la confiance en son chef, en l'issue de la lutte engagée, et ton armée sera à demi vaincue avant même d'avoir combattu. Surveille donc attentivement l'exécution de tes ordres et punis avec une rigueur inflexible la moindre négligence de la part des chefs placés sous ton commandement.

» J'ai encore une recommandation à t'adresser :

» Je te donne cette immense armée. Je te donne tous ces hommes, mes sujets et par conséquent tes égaux. Tu deviens leur seigneur et ils seront tes esclaves. Leur force, leur courage, leur vie t'appartiennent. Tu peux en disposer. Mais souviens-toi qu'en échange d'un si grand pouvoir et d'un si grand honneur tu contractes une dette vis-à-vis de ton maître : tu me dois la victoire ou ta vie.

» Vainqueur, tu jouiras légitimement de la gloire que des milliers d'hommes t'auront achetée au prix de leur existence.

» Mais, vaincu, sache que je n'admettrais pas que tu revinsses étaler, dans ma capitale, ton titre de général, l'opulence justement attachée aux hautes fonctions, et des habits dorés.

» En cas de hasards malheureux, il te resterait un dernier devoir à remplir et un dernier exemple à donner, celui d'une mort glorieuse.

» Si donc il arrivait que tu éprouvasses des revers irréparables, tu as, dès à présent, l'ordre de transmettre le commandement à celui de tes lieutenants que tu jugeras le plus capable de l'exercer. Puis, à la tête d'une troupe de cavaliers choisis parmi les plus forts et les mieux montés, tu iras chercher une mort courageuse, dans le lieu le plus exposé aux regards. Va avec le salut ! » (1).

Le général sortit après s'être prosterné devant le sultan, et les autres dignitaires se rapprochèrent d'Abdallah pour lui soumettre les affaires de l'Etat et lui demander ses ordres. Et lui tranchait les questions et jugeait souverainement des hommes et des choses. Il lui semblait que son intelligence était devenue plus vaste, son jugement plus rapide. Illusion et enivrement d'un pouvoir sans frein ! Tel le fleuve semble rouler des eaux plus abondantes après qu'il a rompu ses digues. Mais il est naturel que le fleuve pèse sur ses digues et que les enfants d'Adam recherchent la domination. L'homme a besoin de la société des hommes. Il ne saurait vivre seul. Mais il est inquiet s'il voit ses destinées entre les mains d'autres hommes. C'est pourquoi il cherche constamment à placer le plus grand nombre possible de ses semblables dans sa dépendance, et c'est pourquoi le pouvoir a pour lui tant d'attrait. Abdallah éprouvait le plaisir spécial attaché à la puissance politique. Il était heureux de se sentir le but de tous les regards, l'espoir de toutes les pensées. Un mot de lui faisait, à son gré, éclater la joie ou couler les larmes. Ses sentiments, ses passions, bonnes ou mauvaises, se développaient sans entraves, ou du moins, rien de la part des hommes ne mettait obstacle à leur expansion. Seules les forces naturelles et les lois auxquelles Dieu (qu'il soit exalté !) a soumis toutes les créatures imposaient une limite aux volontés du sultan.

(1) Cette formule de salutation, assez bizarre en français, est la traduction littérale de l'arabe : roh bes-selâma.

Mais bientôt la vision s'éteignit. Abdallah retomba dans le sommeil et n'en sortit que pour se trouver acteur dans de nouveaux événements.

V

Il se voyait dans une luxueuse demeure où tout était disposé pour que le maître rencontrât à chaque instant de nouveaux amusements, sans avoir la peine de les chercher. Ce palais s'élevait dans de beaux jardins où des eaux murmurantes coulaient claires et fraîches sous de grands arbres aux puissantes ramures. Sa vaste enceinte enfermait des cours intérieures qui offraient l'agréable contraste de l'art, fait de mesure et de symétrie, et de la nature profuse et sinueuse. Sur les bords de bassins de marbre blanc, où jaillissaient des eaux vives, croissaient et se mêlaient des arbustes de multiples espèces et des plantes aux fleurs brillantes dont la brise secouait les parfums. Autour de cette végétation capricieuse se développaient des colonnades régulières qui formaient des galeries donnant accès dans des appartements somptueux.

C'était l'heure du repas du soir, l'heure où les dernières clartés du crépuscule s'effacent dans l'obscurité montante, où la brise est plus douce, et plus pénétrants les parfums que distille le calice des fleurs.

Abdallah, revêtu d'un long vêtement de cachemire, se rendit dans une salle qu'éclairaient des lampes entourées de verres de diverses couleurs. De riches tapis entassés sur les dalles de marbre étaient disposés pour le recevoir, et à peine y eut-il pris place que des flûtes et des guitares, animées par des musiciens invisibles, firent entendre des mélodies douces accompagnées d'harmonieux accords. Alors des portes s'ouvrirent qui donnèrent passage à un essaim de femmes portant sur des plats d'argent tous les mets capables de satisfaire à la fois l'appétit et la gourmandise. Ces femmes se répandirent dans la salle en observant l'ordre que comportaient leurs diverses attributions, et quelques-unes d'entre elles devaient servir leur maître tandis que d'autres se préparaient ou à la danse ou au chant. Toutes étaient jeunes et belles, mais d'un genre de beauté différent. Elles appartenaient à des races diverses. Dans l'une triomphait la fière beauté de la Circassienne à la taille haute, à la peau éclatante de blancheur. L'ovale régulier de son visage, ses yeux largement ouverts et doux comme ceux de la gazelle, son nez droit, sa bouche aux lèvres fines, son front élevé et pur couronné d'une abondante chevelure qui s'élevait en volutes élégantes puis retombait semblable aux branches traînantes du saule pleureur, tout cet ensemble présentait des proportions si justes et des formes si parfaites que l'on se sentait disposé à admirer cette splendide créature comme un précieux objet d'art auquel Dieu lui-même (qu'il soit exalté!) n'aurait pu ajouter une perfection. Même à côté de cette orgueilleuse beauté brillait l'Algérienne avec son teint pâle et mat, son regard vif et profond. Son charme se composait de la douceur spirituelle de sa physionomie et de la légèreté de sa marche, indice d'une taille souple et de jambes bien faites. Tous ses mouvements étaient gracieux, et ses hanches larges ondulaient comme les vagues de la mer lorsque, par un temps calme, elles s'élèvent et s'abaissent doucement et viennent caresser leurs rives. Là se trouvaient aussi quelques-unes de ces femmes noires comme la nuit, dont le Soudan est la patrie, dont la peau est froide comme celle du serpent et dont les amours sont ardentes comme le ciel de leur pays.

Ces femmes portaient le costume des almées où tout est disposé non pour dissimuler la beauté, mais au contraire pour la signaler, l'orner, la mettre en relief. Leur buste se moulait dans un étroit corsage duquel débordaient les épaules et les seins. Leur taille était sertie d'un lien de soie et d'or. Au-dessous de cette riche ceinture se développaient, à demi voilés, ces contours à la fois robustes et gracieux sous lesquels Dieu (qu'il soit exalté!) a caché l'attrait puissant de la volupté.

Les danseuses commencèrent une danse molle et lente. Elles se déplaçaient peu, mais tournaient sur elles-mêmes en faisant osciller leurs hanches et leurs épaules. Leurs mains agitaient de longues écharpes qui, selon les figures de la danse, tantôt les enveloppaient comme des voiles pudiques, tantôt s'écartaient et révélaient la grâce de leurs formes, la jeunesse et la fraîcheur de leur chair. Sous la lumière changeante des verres multicolores et selon leur position et leurs mouvements, leur allure et leur physionomie prenaient les expressions les plus diverses. Quelquefois, une noble femme blanche, gracieusement drapée dans son voile de gaze et comme enveloppée dans une auréole de lumière rose, semblait une houri exilée du ciel et prête à prendre son vol pour y retourner. D'autres fois, sous une lumière vive, demi-nue, le regard ardent sous ses longs cils, se tordant dans des mouvements lascifs, elle semblait implorer d'insatiables amours. Les noires n'offraient pas des contrastes moins surprenants. Tantôt, dans la pénombre et se distinguant à peine de la nuit, elles semblaient des statues de bronze, tantôt, leur beau corps ruisselant de la lumière réfléchie par leur peau luisante, les seins nus, leurs dents d'ivoire brillant sous des lèvres épaisses, elles semblaient promettre à un amant invisible des plaisirs violents et des enlacements sauvages.

De temps en temps, l'une de ces femmes, fatiguée et étourdie par le tourbillon de la danse, se renversait auprès d'Abdallah et se roulait à ses pieds sur la laine élastique des tapis qui s'enfonçait sous son poids.

Ces magiciennes connaissent des talismans et des pratiques qui excitent les sens et éloignent la lassitude. Elles savent composer des philtres qui soutiennent les désirs jusqu'à l'extrême limite des forces. Mais elles connaissent aussi d'autres philtres qui, lorsque cette limite est atteinte, produisent un sommeil profond et réparateur pendant lequel le corps reprend sa vigueur et redevient apte à de nouveaux plaisirs.

Abdallah s'endormit, mais pour se réveiller bientôt et voir se dérouler sous ses yeux de nouveaux tableaux suscités par les enchantements du Génie de l'Aïdour.

VI

Il se voyait dans un logis silencieux et retiré tout rempli d'instruments bizarres, de vases aux formes étranges et de volumineux manuscrits. Il avait conservé le souvenir des événements précédents, mais il comprenait peu les sensations et les passions qu'il avait éprouvées. Les sentiments violents qui rapprochent ou divisent les hommes; les rivalités individuelles ou les querelles sanglantes des peuples n'excitaient plus son intérêt. Des horizons nouveaux lui étaient ouverts, et l'étoile sereine qui poursuit dans les cieux sa course mesurée était maintenant, pour le savant, ce qu'était tout à l'heure, pour le mondain, la femme qui passe gracieuse et légère sous un voile de soie blanche.

Sa pensée audacieuse tantôt planait dans le ciel, tantôt étudiait la particule cristalline qui, tout à coup, se forme au fond du creuset de l'alchimiste, et dans ces recherches qui, au premier abord, semblent si différentes, il ne voyait qu'une même étude et poursuivait un même but.

C'est que ces recherches, précisément, lui avaient appris qu'il n'est rien, dans la création, dont on puisse dire absolument: cela est grand; ceci est petit.

Le moindre grain de la poussière impalpable que la brise enlève au chemin, et tout l'univers visible qui apparaît dans la nuit, par un ciel sans nuage, avec les milliards de mondes enfermés dans ce sphéroïde, sont des substances de même ordre et de même nature.

Car ces deux objets, dont l'un est chose infime et méprisable aux yeux de l'igno-

rant, tandis que, naïvement, il croit trouver dans l'autre une preuve de la toute-puissance de Dieu, ne présentent qu'une différence quantitative — de ce fait, non essentielle — et sont, au même titre, des infiniment grands ou des infiniment petits, selon que l'on considère le nombre infini des parties qui les composent ou le nombre infini qui peut multiplier leur étendue.

Ainsi, éclairé par la Science, il s'élevait au-dessus des préjugés et, sous les images décevantes que nos sens nous fournissent, il parvenait à discerner quelques réalités. Tandis que le Vulgaire s'imagine rendre raison des choses au moyen d'une entité vide qu'il nomme force, généralement, et spécialement, dans les avatars qu'il lui suppose, pesanteur, cohésion, affinité, force d'inertie, force impulsive, magnétisme, électricité, osmose, archée, conscience, âme..., Abdallah ne voyait dans la Nature qu'une substance mobile, changeante, insaisissable, animée d'un éternel mouvement.

Son esprit exercé au raisonnement suivait hardiment la série des déductions qui l'amenaient à cette explication mécanique des choses créées, et il traduisait ses pensées dans le langage rigoureux et froid qui convient à la Science, assez belle d'elle-même pour dédaigner l'ornement.

La plume à la main et s'appliquant à calquer l'expression sur l'idée, lentement il écrivait :

« Qu'appelle-t-on mouvement, sinon un changement dans la situation des parties composant un tout ?

» Le mouvement peut donc être défini ; un changement dans une forme donnée.

» Le mouvement suffit donc, par définition, à expliquer l'apparition de formes nouvelles dans un milieu étendu et substantiel.

» Mais, d'autre part, toute transformation de mouvement est évidemment déterminée et réglée par la forme des éléments auxquels ce mouvement est communiqué.

» Du moment donc qu'il est donné :

» Qu'une substance primigène et préformée existe dans l'étendue, que Dieu (qu'il soit glorifié !) prête à ses créatures ;

» Qu'une impulsion lui a été communiquée ;

» Il est possible de concevoir que de cela résulte, dans un tel milieu, des mouvements indéfiniment transformés, c'est-à-dire une infinité de phénomènes, parmi lesquels il faut comprendre ceux qui, dans l'être humain, constituent les sensations, image affaiblie et défectueuse des objets qui l'environnent, imparfaite notion qu'il acquiert de lui-même et d'une infinitésimale partie de la Nature. »

Notion en effet bien imparfaite, puisqu'elle donne comme repos ce qui est mouvement et comme inertie ce qui est action :

L'eau contenue dans un vase, l'air enfermé dans un ballon, la lame d'acier qui demeure constamment rigide et tenace, la pépite d'or qui gît immuable au fond du fleuve, la roche qui forme la montagne, le sol même qui nous porte, nous donnent l'impression d'une substance immobile, inactive, inerte, endormie.

Cependant Abdallah avait obtenu la preuve que ce témoignage de nos sens est une complète illusion.

Ces corps, et tous les corps, ne doivent leurs caractères spécifiques, leur masse, leur pouvoir gravital, électrique, photogène ou thermogène, leur élasticité, leur solidité ou leur fluidité, leur tendance à s'unir ou à se dissocier, qu'à des mouvements d'une intensité prodigieuse. Dans leurs veines se déchaînent des tourbillons formidables, des torrents d'énergie, mais à des profondeurs de petitesse qui, nous étant inaccessibles, ne nous permettent de saisir qu'un résultat d'apparence statique, bien qu'entièrement dynamique dans sa cause.

Eprouvant les mêmes sensations que tout le monde, Abdallah les interprétait donc de manière tout à fait différente. A ses sens physiques la science des mathématiques ajoutait un sens intellectuel par lequel il voyait l'invisible et touchait l'intangible, et ce sens lui montrait la substance n'ayant de propriétés qu'à raison

de son agitation. Elle est pour nous comme inexistante lorsqu'elle n'est pas animée du mouvement spécial qui en fait cette chose extrêmement rare dans la Nature que nous nommons matière et qui est la seule forme de la substance que notre sensibilité puisse atteindre.

Voilà ce que lui apprenaient ses expériences et ses calculs

Mais l'orgueil du savant, fier d'avoir découvert ces vérités, bientôt faisait place à l'humilité qui convient à la créature bornée et mortelle, lorsque, voulant approfondir cette conception vague et générale de la Nature, il cherchait à expliquer dans le détail les phénomènes qu'elle présente et les problèmes qu'elle propose à l'homme, phénomène lui-même, et problème vivant qui se cherche, sans raisonnable espoir de se trouver jamais.

Il comprenait que l'intelligence humaine essentiellement relative, capable de comparer, incapable de connaître absolument, lorsqu'elle est mise en présence de la mathématique et de la mécanique, de l'absolu et de l'infini, doit être, et est, en effet, frappée d'une irrémédiable impuissance.

Car s'il est certain que toute transformation de mouvement trouve sa cause dans un organe agité, doué par cette agitation même de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler une propriété, il est non moins certain que cet organe n'est élément et atome que relativement à la propriété considérée, et que lui-même a besoin d'une raison d'être qu'il ne peut trouver que dans le mouvement. Pour rendre raison de la forme caractéristique de cet atome, de son élasticité propre et de sa mobilité spéciale, il est donc nécessaire d'admettre d'autres mouvements qui le constituent, d'admettre, par conséquent, qu'il se résout en éléments nouveaux, lesquels eux-mêmes ne sont tels qu'on les constate ou qu'on les suppose qu'en raison d'autres mouvements et d'autres éléments sous-jacents.

Et, ce raisonnement ayant un caractère d'absolue généralité, il faut en conclure qu'il n'est point d'atomes à proprement parler et que cette division de la substance en éléments successifs doit être poursuivie indéfiniment, sans qu'il soit possible de s'arrêter dans cette descente aux abîmes de l'infiniment petit.

Abdallah, dans ses patientes investigations touchant l'intime constitution des corps, aboutissait à ce mystère impénétrable : la substance discontinue et soumise à la loi du nombre. Il voyait tout corps, divisé jusqu'à une certaine limite qui peut toujours être définie par un nombre appartenant à une série arithmétique, se résoudre en éléments tels que, si l'on connaît leur forme, leur élasticité et le mouvement qui leur arrive, les propriétés du corps considéré sont pleinement expliquées. Mais la forme et l'élasticité propres à cet élément sont des qualités qui resteraient occultes et sans cause si on le considérait comme simple. Une telle hypothèse n'est donc pas admissible. Il faut admettre qu'il est complexe et divisible, et la division portée jusqu'à un second terme de la même série arithmétique fournit un nouvel élément qui, connu, explique le premier. Or, il est évident que les termes de cette série sont en nombre illimité ; d'où il suit que la Nature livrerait son secret à une intelligence capable d'aller chercher à l'infini la cause qui fait que la substance universelle est ordonnable par le mouvement en organes élémentaires, capable, en d'autres termes, d'atteindre Dieu l'inaccessible (qu'il soit exalté !).

Ces grandes lois mathématiques, suivant lesquelles l'éternel mouvement constitue, groupe, divise, anime les éléments substantiels considérés en un certain terme de l'étendue pris pour origine, ne comportent donc pas plus d'explication réelle que les éléments considérés n'ont eux-mêmes de réalité ; l'origine admise n'est jamais l'origine première et la Science est condamnée à rester toujours infiniment restreinte puisque son objet est infiniment étendu.

Et, en conséquence de ces vérités, Abdallah concluait que les propriétés que l'homme découvre dans la substance qui l'environne et dont il est formé résultent pour lui du degré de divisibilité auquel ses organes lui permettent de se mettre en communication avec cette insaisissable substance. Il les trouverait autres s'il était organisé de manière à transformer en sensations des mouvements de plus

grande amplitude. Il les trouverait autres encore, s'il pouvait être impressionné par des éléments plus petits que ceux dont ses sens actuels lui permettent de percevoir les palpitations.

D'ailleurs le mouvement, possédant ce caractère général de se propager suivant des ondes sphériques et du centre à la périphérie, s'annihilerait en atteignant cette périphérie si elle existait réellement, puisque le vide est nécessairement dénué d'élasticité.

Pour que l'énergie, fille de la substance et du mouvement, ne se dissipe pas, l'immensité substantielle est nécessaire. Elle seule peut réaliser le mouvement éternel.

Il n'est donc pas possible d'admettre l'hypothèse d'un monde limité, créé à un instant donné puis abandonné à ses énergies intrinsèques, hypothèse qui aurait pour conséquence une destinée réglée comme un rouage, un déterminisme absolu.

Abdallah voyait clairement qu'un tel mécanisme serait aussi incapable de durée qu'une machine construite par la main des hommes. Il voyait clairement que la pérennité du mouvement exige que l'infini restitue sans cesse aux univers l'énergie qu'ils dépensent dans l'infini.

L'acte créateur est de tous les instants. Telle est la seule condition qui puisse assurer la durée et bannir le déterminisme. C'est l'infini vivant et actif, qui soutient, vivifie, anime les mondes, laissant libre la créature intelligente qu'il s'adjoint comme collaboratrice, et déroulant sous nos yeux le spectacle vrai, mais invraisemblable, inintelligible et merveilleux de la création perpétuelle.

Parvenu à ce degré de science qui lui permettait de soulever un peu le voile sous lequel s'enveloppe et se cache la mystérieuse Nature, il lui sembla qu'un éclair illuminait son intelligence et qu'à la lueur de cet éclair il avait une rapide vision de la Divinité.

Et, sa langue essayant de traduire les sentiments et les pensées qui s'agitaient en lui, il s'écria :

« Louange à Dieu maître des mondes (1) ;

» Unique, sans associé ;

» Qui se sépare de ses créations par trois ordres d'infinis (2) ;

» Qui fait les choses nombrables et mesurables et n'est pas mesurable ;

» Qui les contient et n'en est pas composé ;

» Source de toute énergie, de toute vie, de toute intelligence.

» Il conduit ses mondes et ses créatures vers un avenir. Jamais, dans l'éternité, un seul fait de leur histoire ne sera reproduit une seconde fois.

» Quelle folie serait s'imaginer que l'on peut connaître cet avenir !

» Le flux de l'énergie qui, de l'infini vient au fini, le pénètre intégralement.

» Mais, en sens inverse, il n'est point de communication ; la réaction reste dans le fini ; rien ne franchit l'immense abîme. Le Créateur est impénétrable à la créature.

» Abstenons-nous donc de conjectures vaines et ne nous tourmentons pas inutilement au sujet de notre destinée.

» Dans l'ignorance complète de ce qu'elle peut être, nous devons, par avance, l'accepter avec résignation (إسلام) (3).

» Mais nous devons aussi avoir foi en notre inconnaissable Créateur et croire que les notions premières de notre entendement, instinctives, intuitives, sans preuve, et cependant base unique de notre savoir et de nos jugements, sont le reflet d'une vérité et d'une justice éternelles :

» Révélations que le Créateur fait éclater dans la conscience humaine et qui

(1) L'auteur a emprunté ces paroles au livre sacré des musulmans. C'est la première ligne du Coran.

(2) Passage obscur. Il appartient aux mathématiciens de nous expliquer ce qu'entend l'auteur par ces trois ordres d'infinis.

(3) Islam (résignation), dogme, doctrine de la résignation.



Sur les bords des bassins de marbre blanc, où jaillissaient des eaux vives, croissaient et se mêlaient des arbustes de multiples espèces... C'était l'heure du repas du soir.

nous ouvrent l'accès de ce que nous pouvons connaître de l'œuvre et de la loi divines.

» Ces révélations, comment ne les croirions-nous pas véritables?

» Tout notre être répugne à supposer menteur le Dieu de l'immensité

(صدق الله العظيم) (1). »

Telles étaient les pensées que le Génie de l'Aïdour suggérait à Abdallah pour lui faire expérimenter le plaisir dont la Science récompense ceux qui l'aiment et se donnent à elle. Plaisir singulier fait de difficultés vaincues; de combinaisons ingénieuses qui, tout à coup, se traduisent en résultats inattendus; d'un oubli complet de soi-même et des servitudes misérables de l'existence; d'un peu d'orgueil aussi: orgueil légitime, quoique le naufrage de la raison soit inévitable devant des problèmes qui excèdent sa portée. Mais la Science qui réussit à établir son impuissance, et en quoi et pourquoi elle est impuissante, est bien véritablement science, et d'ailleurs l'être mortel qui a pu atteindre le seuil de l'infini a réalisé le plus grand effort intellectuel que sa condition lui permette. Au delà sont des régions que nulle créature n'explorera jamais.

Abdallah sentit la fatigue de cet effort qui élève l'humble raison de l'homme vers la raison souveraine; ses idées devinrent confuses, la vision s'évanouit et il retomba dans le sommeil.

VII

Lorsqu'il reprit le sentiment de lui-même, il put croire que les enchantements du Génie avaient cessé, car il se trouvait transporté dans sa propre demeure.

Il se voyait assis sur des tapis, sous le caroubier qui croissait dans son petit jardin accroché aux pentes du ravin Ras-el-Aïn. C'est à cette place que, bien souvent, après une chaude journée d'été, il jouissait de la fraîcheur du soir, en buvant du café et s'abandonnant à tous les rêves. A quelques pas de lui s'élevait sa maison, éblouissante de blancheur sous sa couche de chaux, avec ses étroites fenêtres en ogive fermées d'un grillage vert, et sa porte basse portant les empreintes de grandes mains rouges qui détournent le mauvais œil. Il entendait, dans l'écurie, ses chevaux broyer l'orge sous leurs dents et, dans la maison, l'esclave qui tournait la meule pour écraser le froment, et préparer le taam (2). Il était né dans cette maison. Son père y était mort. C'est là que s'était écoulée son enfance; c'est là qu'il vivait encore aujourd'hui avec sa mère, ses esclaves et ses chevaux.

Tout à coup, sans qu'il pût deviner comment elle était venue, il vit une femme devant lui. Elle était voilée et couverte d'un grand haïk (3) blanc. Mais il y a une sorte d'instinct qui révèle la présence de la femme aimée; et, malgré ce voile et cet ample vêtement, Abdallah reconnut Yamina, la fille de son voisin. Il était adolescent quand elle était encore toute petite fille. Il l'avait vue grandir en devenant chaque jour plus jolie, et enfin, depuis un an, elle s'était voilée et il n'était plus permis à aucun homme de voir son visage. Mais souvent elle se promenait dans le jardin de son père, et souvent Abdallah s'était caché dans la haie de cactus qui séparait les deux jardins pour épier la jeune fille au travers des branches et contempler sa gracieuse allure. Il lui avait même semblé, parfois, que sa présence était devinée car, à différentes reprises, la jeune fille, comme pour rajuster son voile, l'avait écarté avec une coquetterie bien naturelle à une femme qui se sait belle, et

(1) Sadaqa Allahou elâdhimou : le Dieu immense est véridique. C'est encore un emprunt. On trouve cette formule à la fin d'une copie orientale du Coran.

(2) Taam, nourriture, couscous.

(3) Haïk, longue et étroite pièce d'une étoffe de laine ordinairement entremêlée de soie.

avait tourné son visage découvert et dirigé ses beaux yeux du côté où se cachait son amant.

« — Yamina, dit Abdallah, je te reconnais bien, malgré tes longs voiles. Crois-tu que je puisse te méconnaître? Mon cœur m'a annoncé ta présence et a tressailli de joie avant même que je t'eusse aperçue. Donne-moi la main, ma belle, viens t'asseoir sur ces coussins et accepte mon hospitalité. Je vais donner l'ordre que l'on apporte du café, des moussemmènes (1) et du miel.

» — Abdallah, répondit la jeune fillle, ta main ne peut toucher la mienne et je ne puis accepter ton hospitalité. Mais je puis enlever ce voile et demeurer avec toi quelques instants si tu le désires et si tu m'aimes. »

En même temps qu'elle prononçait ces paroles, la jeune fille, rejetant la mousseline qui l'enveloppait et qui tomba en cercle autour d'elle, apparut sous le costume que portent les riches musulmanes dans leur intérieur, lorsqu'elles attendent leur époux et qu'elles n'ont à redouter aucun regard indiscret. Sur sa tête était posé un petit fez en velours rouge couvert de broderies d'or, et de dessous lequel s'échappaient les flots de sa chevelure noire. Après avoir encadré le pur ovale de son visage de ses ondes élégantes, cette abondante chevelure, que l'huile parfumée rendait aussi luisante que l'aile du corbeau, était réunie en tresses qui descendaient derrière les épaules et traînaient presque jusqu'à terre. Yamina portait une petite veste de satin cramoisi qui, ouverte sur le devant, laissait voir les plis d'une guimpe bordée de dentelles, que gonflait sa poitrine virginale. A sa taille souple et mince s'attachait un pantalon blanc très large et très bouffant qui descendait jusqu'au milieu de ses jambes fines et nerveuses couvertes de bas de soie rose. Ses petits pieds disparaissaient dans des babouches de velours rouge brodé d'or.

« — O Yamina, dit le jeune homme ébloui par cette ravissante apparition, comment serait-il possible de te voir sans t'aimer.

» — Si tu m'aimes, interrompit Yamina, je puis donc espérer que l'ambition ou la soif de l'inconnu ne te détourneront pas du projet que tu avais formé de me demander à mon père et de me conduire dans ta demeure. Devenir ton épouse est mon plus cher désir, espoir charmant depuis longtemps caressé au fond de mon cœur.

» Ecoute, Abdallah : alors que, toute enfant, je te voyais partir sur ton cheval de guerre, couvert de tes armes brillantes, déjà je t'aimais sans savoir ce qu'est aimer. Tu étais bien jeune ; à peine un léger duvet paraissait sur ta lèvre, et cependant tu me semblais plus beau, plus fort et plus redoutable que nos guerriers les plus renommés. Lorsque tu revenais d'expédition, au milieu des cavaliers de l'escorte du bey c'était toi seul que je cherchais et j'étais joyeuse d'une joie naïve lorsque mes yeux t'avaient aperçu. Mais, maintenant, le sentiment vague et inexpliqué qui était au cœur de l'enfant s'est changé en un amour qui envahit tout mon être et fait, à tout instant, mon tourment et mon bonheur. »

En même temps qu'elle prononçait ces paroles, ses joues rougissantes donnaient un nouvel éclat à son visage et, sous l'ombre de ses longs cils, ses yeux semblaient lancer des éclairs.

« Le regard d'une femme qui aime, a dit le poète Abou-Safian, est plus doux que la clarté de la lune et plus ardent qu'un rayon du soleil. »

Abdallah sentit la puissance de ce regard, et ses mains éprouvèrent l'irrésistible tentation de toucher la ravissante créature qu'il voyait tout près de lui, resplendissante de beauté et palpitante de l'émotion de son jeune amour. Mais il ne saisit que le vide, et comprit qu'il n'avait en face de lui qu'une apparition suscitée par les enchantements du Génie de l'Aïdour.

« — Abdallah, dit l'apparition, je suis envoyée vers toi pour t'éclairer dans le souhait qu'il t'a été accordé de faire. Sache qu'il n'est pas donné à l'homme

(1) Sorte de pâtisserie feuilletée

d'éprouver un plus grand bonheur que celui de posséder une femme aimante et aimée. Mais sache aussi que le bonheur que je t'offre ne consiste pas seulement dans les amours ardentes et chastes de la vierge, qui sont, en ce moment, le seul objet de tes désirs. Ce bonheur est plus durable et t'accompagnera pendant toute ton existence. De moi sortiront des enfants qui seront, un jour, ton orgueil et ton soutien, et qui honoreront leur père. Lorsque ton bras sera affaibli, c'est ton fils qui portera ton cimeterre et fera respecter ton nom. Crois-moi, Abdallah, rien n'est plus doux que la patrie. Lorsque tes cheveux auront blanchi, c'est avec plaisir que tu verras autour de toi les mêmes objets qui, dès ton enfance, ont occupé tes yeux. Tes regards fatigués se reposeront avec bonheur sur ces sites, de toi si connus, au milieu desquels tu auras vécu, joui et souffert. Enfin, lorsque le moment sera venu de quitter cette vie, tu éprouveras que la mort est un passage facile pour le musulman qui, ayant toujours fait le bien, s'éteint sur une terre amie, au milieu de ses enfants, laissant un nom respecté. »

En même temps que la belle Yamina, ou plutôt son fantôme, prononçait ces dernières paroles, Abdallah voyait l'apparition pâlir et s'effacer.

« Adieu, Abdallah, dit-elle encore, adieu ou au revoir, selon ce que tu décideras. »

Et tout disparut, et il retomba dans le sommeil.

VIII

Lorsqu'il s'éveilla, il se trouva couché dans le souterrain, au pied de l'éboulement. Sa lanterne encore allumée était posée sur le sol à côté de lui. Après avoir promené ses mains sur la muraille, sur les débris qui l'environnaient et sur sa propre personne, pour s'assurer qu'il ne rêvait plus, il se leva et secoua ses membres engourdis par le froid et l'humidité.

« Il est évident, se dit-il, que j'ai été à demi asphyxié par l'air impur de ce souterrain. J'ai perdu connaissance et, pendant mon sommeil maladif, j'ai fait les rêves incohérents dont le souvenir hante encore mon cerveau. Il s'agit maintenant de sortir d'ici le plus tôt possible. »

La pente du souterrain lui indiquait très clairement le chemin qu'il avait parcouru. Il la remonta et, quelques instants après, il se trouvait au milieu des soldats qu'il avait laissés à l'entrée du souterrain.

Il leur donna l'ordre de fermer la porte et sortit du Bordj-el-Nadour, dans l'intention de se rendre chez le bey et de lui rendre compte de son exploration.

Après avoir marché un peu, le malaise qu'il éprouvait commença à se dissiper et il réfléchissait à ce qu'il allait dire au bey, lorsque, tout à coup, il s'arrêta frappé de stupeur et presque d'épouvante. Ses yeux venaient de s'arrêter sur l'annulaire de sa main gauche et d'apercevoir l'anneau d'or qui y avait été placé sur l'ordre du Génie de l'Aïdour.

Ainsi donc il n'avait pas rêvé. La statue enchantée, la crypte lumineuse à laquelle il était parvenu, et ce mystérieux et terrible Génie avec lequel il avait conversé, c'était là autant de réalités; et lui, Abdallah ben Mansour, se trouvait bien réellement investi du dangereux pouvoir de choisir sa destinée.

Il se hâta de se rendre chez le bey, lui raconta qu'il avait parcouru certaines parties accessibles du souterrain, mais ne lui dit pas un mot de ses aventures, puis, alléguant que le froid l'avait saisi et qu'il se sentait indisposé, il demanda la permission de se retirer.

Il lui tardait d'être seul. Il alla, en courant, s'enfermer dans sa petite maison du ravin, fit apporter des tapis sous son caroubier, se fit servir du café et s'abandonna à ses réflexions.

Ses yeux ne pouvaient quitter l'anneau d'or. Il l'enlevait, le remettait, l'examinait sans cesse. C'était un anneau fort simple, orné seulement de quelques dessins gravés. Rien, à le voir, n'indiquait la puissance qu'il communiquait à son possesseur. Mais comment douter de cette puissance? Abdallah était bien certain que cet anneau ne lui avait jamais appartenu.

Et Abdallah rappelait à son souvenir tous les événements auxquels il s'était trouvé mêlé pendant le sommeil magique que le Génie lui avait imposé. Ces événements se présentaient à sa mémoire avec une netteté parfaite. Il en revoyait, à son gré, les moindres circonstances, et se souvenait de toutes les sensations si diverses qu'il avait éprouvées pendant son rêve. Mais sa perplexité était grande. Que choisir?

Ou bien l'indépendance sauvage de l'enfant du désert.

Ou bien le pouvoir illimité du sultan.

Ou bien la vie molle et voluptueuse d'un riche habitant de Stamboul, de Bagdad ou de Damas.

Ou la vie studieuse du savant.

Ou, enfin, la vie modeste et le bonheur calme que lui promettait Yamina.

Pendant trois jours Abdallah resta enfermé chez lui, plongé dans ses réflexions. Quelquefois, il croyait avoir pris une résolution. Mais, au moment d'engager toute son existence, il hésitait, craignait de se tromper, et redevenait flottant et indécis. Enfin, le soir du troisième jour, il prit une décision. Il se leva. Debout, il lui semblait qu'il serait plus fort et plus résolu. Les yeux fixés sur l'anneau, il conjura le Génie d'exaucer ses désirs, et formula un souhait en ces termes:

. . . .

Ici se termine le manuscrit arabe. La suite est perdue.

Quand je lus ce conte pour la première fois, j'éprouvai un si gros desappointement en le trouvant interrompu au moment le plus intéressant, que j'eus, un instant, l'idée d'éviter cette même contrariété à mes lecteurs et d'imaginer un dénouement. Mais rien, dans ce que nous possédons de l'œuvre, ne permet de préjuger le choix d'Abdallah, et je compris que je n'avais pas le droit de substituer ma pensée à la pensée inconnue de l'auteur. Il m'a paru plus convenable de laisser chacun de mes lecteurs faire telle supposition qu'il lui plaira touchant la conclusion disparue de ce récit extraordinaire.

H. DE S.

